



Christophe Teger

Jeu de force breton, tirer de bâton.

## Les jeux traditionnels sont-ils modernes ?

**Les jeux traditionnels pèsent aujourd'hui peu de chose face aux sports. En revanche, ils témoignent d'une résistance à l'uniformisation qui ne se cantonne pas à la préservation d'un héritage mais insiste sur les notions de diversité et d'ouverture éducative.**

**En cela, ils ont toute leur place à l'Ufolep.**

# Culture physique, culture vivante

**Les jeux traditionnels tendent à disparaître des cours d'école et des fêtes de village. Mais des éducateurs défendent leurs vertus pédagogiques et des associations s'attachent à les faire vivre, dans l'ombre des sports standardisés.**

**D**ans les cours d'école aujourd'hui les enfants jouent encore à chat mais plus guère à l'épervier, aux barres ou à poules-renard-vipère. Plus naturellement, ils tapent dans un ballon en se réclamant du nom des footballeurs vedettes dont ils suivent les exploits à la télé. Et lorsque par extraordinaire ils s'adonnent à un jeu dit traditionnel, c'est généralement à l'initiative d'un enseignant. Car le constat est là : ces jeux aux règles parfois complexes et variant d'un terroir à l'autre ne se transmettent plus spontanément d'une génération à l'autre. Toutefois, nos chères têtes blondes y reprennent vite goût lorsqu'ils y sont initiés, comme en a témoigné le succès rencontré en 2003 par la thématique «Jeux d'antan,

jeux d'enfants», choisie cette année-là par l'Union sportive de l'éducation du premier degré (Usep) pour sa Semaine nationale. L'engouement fut tel – auprès des enfants mais peut-être plus encore auprès d'enseignants ravis d'expérimenter des pratiques sortant du cadre strictement sportif – que les jeux traditionnels demeurèrent durant six ans l'activité support de cette opération de promotion du sport à l'école primaire. Et les jeux traditionnels des différents territoires d'outre-mer constituent toujours le fil rouge sportif de la TransOcéane, manifestation qui chaque année réunit les comités Usep des Dom-Com (plus un ou deux de métropole) autour de pratiques sportives et d'échanges culturels (1).

Les principaux promoteurs des jeux traditionnels auprès du jeune public restent néanmoins les Centres d'entraînement aux méthodes d'éducation active (Ceméa). Cette association d'éducation populaire, spécialisée dans la formation des animateurs des centres de loisirs et de vacances, les défend par la voix de Pierre Parlebas, ancien instituteur et professeur en Sorbonne.

## DU «JEU» AU «SPORT»

Pierre Parlebas a notamment théorisé la distinction entre «sport» et «jeu sportif». Pour lui, si l'un et l'autre ont en commun une mise en jeu du corps et des règles acceptées par les participants, dans un esprit de compétition entre ceux-ci, le sport possède un caractère institutionnel (système fédéral pyramidal, calendrier des compétitions, etc.) alors que le jeu sportif demeure une simple pratique locale ou de cour de récréation. Or cette institutionnalisation, que traduit aussi la mesure de la performance et la notion de record, permet la médiatisation du sport, et cette médiatisation son triomphe...

Pierre Parlebas observe que cette distinction s'est progressivement établie au cours du XIX<sup>e</sup>, dans l'Europe de la révolution industrielle : «le paysage social des divertissements» est alors «transformé par l'imposition d'un calendrier, d'une temporalité propre qui va rythmer la succession des rencontres et des événements sportifs» (2). Pour autant, le chercheur invite à ne pas cataloguer les jeux traditionnels et les «quasi-jeux» (c'est-à-dire les jeux dont les règles sont fluctuantes) comme «des jeux

## LES JEUX TRADITIONNELS À L'UFOLEP

En Ufolep, deux catégories ont trait aux jeux traditionnels. En 2011-2012, les «sports locaux collectifs ou traditionnels» réunissaient 731 licenciés dans 135 associations, et les «sports locaux ou traditionnels» 461 licenciés dans 94 associations, ceci en «activité principale». Dans la première catégorie, les trois premiers comités en termes d'effectifs sont l'Ille-et-Vilaine (212 licenciés, 5 AS), le Puy-de-Dôme (151 licenciés, 8 AS) et les Yvelines (76 licenciés, 7 AS). Dans la seconde, l'Ille-et-Vilaine (71 licenciés, 6 associations) devance de peu la Loire-Atlantique (68 licenciés, 3 AS) et le Pas-de-Calais (68 licenciés, 5 AS). Les statistiques font également apparaître des activités cousines des jeux traditionnels, comme la capoeira (685 licenciés), le boomerang (11), le cerf-volant (14), les boules (912), le croquet (19) ou la caisse à savon (12)... ●



Revue EPS



Si les jeux traditionnels tendent à disparaître des cours d'école, les enfants en retrouvent vite le goût lorsqu'on les initie.

mineurs simplement «préparatoires» aux sports» mais à les considérer au contraire comme des pratiques «parfois plus complexes et plus subtiles».

Le sport repose en effet soit sur une comparaison des performances (en athlétisme par exemple) soit sur une opposition entre deux individus ou deux équipes. À l'inverse, «des jeux comme l'épervier, les quatre coins, le quinet, le drapeau, la galoche, la balle assise fonctionnent avec des structures beaucoup plus diversifiées», explique Pierre Parlebas : structures de un contre tous, de chacun pour soi, d'une petite équipe contre les autres ou encore avec une structure triangulaire». Or c'est justement là que réside, aux yeux de ce tenant de «l'éducation nouvelle», leur intérêt pédagogique : «Les relations ambivalentes, diverses et multiples des jeux traditionnels caractérisent davantage la vie sociale réelle que le modèle univoque du sport», insiste-t-il (3).

## ÉLOGE DE LA CONVIVIALITÉ

Dans ses écrits, Pierre Parlebas met en avant la «convivialité» de jeux dont le caractère largement informel tranche avec la dramatisation propre au sport. On perd, on gagne, qu'importe puisque c'est aussitôt oublié. La triche, la corruption et le dopage y trouvent moins de prise, et les déclarations affirmant de manière convenue que «seule la victoire est belle» n'y ont pas cours. Pierre Parlebas ne nie pas les vertus de la compétition

sportive, à laquelle il s'est lui-même prêté avec plaisir dans sa jeunesse. Mais l'éducateur qu'il est devenu estime qu'il ne faut pas proposer cette seule formule de pratique ludique et physique aux plus jeunes.

Or la convivialité caractérise d'autant mieux les jeux traditionnels que les associations qui s'en réclament n'ont aucune prétention à s'étendre au-delà de leur aire culturelle. C'est le cas de la section jeux traditionnels de l'amicale laïque d'Hénin-Beaumont (Pas-de-Calais), dédiée à la pratique du «javelot à l'oiseau». Pour ceux qui l'ignorent, il s'agit d'un jeu d'estaminet dont la pratique s'est développée après-guerre auprès des mineurs du bassin lensois. Le javelot à l'oiseau s'inspire du tir à l'arc au mât, pratiqué dans les patronages catholiques avec des cibles en forme de volatiles. Pour des raisons pratiques, les mineurs l'ont transposé au ras du sol, en remplaçant l'arc et les flèches par de petits javelots de 40 cm, décorés de plumes à leur empannage et d'un poids de 1,2 à 2 kg. «C'est archi local, on ne le trouve nulle part ailleurs» clame non sans fierté Albert Loirs, responsable d'une section qui fédère cinq sociétés sises à Montigny-en-Gohelle, Billy-Montigny, Le Rouvroy et Hénin-Beaumont, c'est-à-dire dans un périmètre de moins d'une dizaine de kilomètres. «Nous sommes 60 à 70 licenciés, nous faisons notre petit championnat et à la fin de l'année un officiel de l'Ufolep nous remet une coupe et des médailles», explique Albert Loirs. C'est le plaisir de l'entre soi, ce qui

ne nous empêche pas de contribuer à toutes les animations de la vie locale : avec l'amicale laïque, nous participons par exemple chaque année au Téléthon ou à l'opération Quartiers d'été».

## HÉRITAGE DES CELTES

Historiquement, le déclin des jeux traditionnels est allé de pair avec celui des identités régionales, dans une France où la Troisième République, résolument centralisatrice, s'efforça de réduire les idiomes locaux. On ne s'étonnera donc pas que ce soit dans les régions où l'identité culturelle et linguistique était la plus affirmée que les jeux traditionnels aient conservé quelque écho : dans le nord de la France (où la forte identité ouvrière a contribué à préserver ces jeux d'essence populaire), et plus encore au Pays basque ou en Bretagne. Mais, même en un pays «bretonnant» comme le Trégor, à l'ouest des Côtes-d'Armor, «en une décennie, le nombre de fêtes locales ayant à leur programmation des jeux de force traditionnels est passé d'une quarantaine par an à moins d'une dizaine en 2007. C'est ce qui nous a décidé à créer C'hoariou Treger» explique Serge Falézan, président de l'association, dont le siège est à Belle-Isle-en-Terre et dont l'aire d'influence recoupe un périmètre Guingamp-Lannion-Rostronen. Ces jeux aux origines rurales sont le lancer du poids avec élan libre, le lever de la perche sur le côté, le lever de l'essieu à un bras, le lever de civière, le lever du



► sac, le tir à la corde, le baquet russe... Des jeux réservés à l'origine aux « hommes forts » et maintenant ouverts à un large public : enfants, adolescents, adultes hommes et femmes.

« Nous sommes de plus en plus sollicités pour des animations, se félicite Serge Falézan, qui précise qu'il s'agit d'initiations et non de simples démonstrations : « Nous tenons à ce que le public soit acteur de ses pratiques » (4). C'hoariou Treger intervient aussi dans les centres de loisirs et les écoles, notamment dans le cadre de l'accompagnement éducatif : « Nous avons mené avec les enfants un travail sur les règles et sur l'évolution de certains jeux traditionnels vers une forme sportive, en comparant les jeux de quilles et le bowling. Nous les avons même invités à créer de nouveaux jeux, en modifiant eux-mêmes les règles et en mêlant par exemple quilles et palets dans une même partie ».

#### ADHÉRER OU PAS À UNE FÉDÉRATION ?

Si durant plusieurs années l'association se suffisait à elle-même, la question de l'affiliation à une fédération sportive s'est toutefois posée au moment de mettre sur pied un challenge départemental. Il existe notamment une confédération des jeux traditionnels bretons (la Falsab, ex-Fédération des Amis des Lutttes et Sports Athlétiques Bretons). Cependant, C'hoariou Treger, qui compte aujourd'hui 170 membres, s'est finalement affiliée en 2011 à la Fédération nationale du sport en milieu rural (FNSMR). « C'était le choix de la proximité » explique Serge Falézan. Un choix renforcé depuis par le projet d'organiser, à côté d'initiations du samedi matin pour les jeunes du canton, des entraînements réguliers à caractère plus ouvertement « sportif ».



C'est en passant d'un jeu traditionnel à un sport géré par une fédération que la pelote basque s'est pérennisée.

Pour sa part, la société La Paix, sise à Léré (Indre-et-Loire) et dédiée à la boule de Fort – une grosse boule en bois cerclée de métal, ce qui décale son centre de gravité –, s'est rapprochée de l'Ufolep quand, peu après la renaissance de l'activité autour d'une salle financée par la communauté de communes, elle créa en 2002 une école d'initiation pour les enfants et les jeunes jusqu'à 16 ans. Jusqu'alors, l'association adhérait seulement à la Fédération de la boule de Fort, au rayonnement local. « Mais pour prétendre à des subventions, il fallait obtenir l'agrément Jeunesse et Sport, ce qui passait par l'affiliation à une association nationale, l'Ufolep en l'occurrence. Licencié nos jeunes offrait aussi une assurance pour la pratique et les transports, car nous avons monté des challenges avec les sociétés voisines. Malheureusement, nous avons du mal à renouveler les effectifs et

aujourd'hui nous ne comptons plus que trois jeunes. L'école est donc en sommeil se désole l'ancien président Marcel Chabauty.

Pour ne pas disparaître, les jeux traditionnels sont également parfois tentés de se fédérer eux-mêmes. Face à la menace de voir s'éteindre à petit feu « les traces de cette culture physique populaire », « bon nombre de ces jeux s'inscrivent dans une logique institutionnelle [...] afin d'obtenir les moyens financiers, humains, indispensables à leur pérennisation » relèvent les sociologues Mickaël Vigne et Christian Dorvillé dans une récente étude sur les jeux traditionnels du Nord (5).

#### SE « SPORTIVISER » POUR NE PAS DISPARAÎTRE

« Une partie de ces jeux, initialement simples défis inter-quartiers ou inter-villages, aux règles évolutives, a été codifiée et est devenue

## « DANS MON VILLAGE, AUTREFOIS... »

Ancien adjoint à la direction nationale de l'Usep, Lionel Thomas a grandi à Treigny (Yonne), un village de Puisaye où dans les années 1950 les sports n'avaient pas encore supplanté les jeux traditionnels. Témoignage.



« Quand j'étais gosse, on jouait à la balle au prisonnier, à tous les jeux de poursuite – chat perché, chat groupé –, à "il manque une place", à la truie, à poules-renards-vipères et même au "meurchieu", un jeu d'habitude plutôt réservé aux adultes car à la fin on pouvait se retrouver tout nu... On jouait aussi aux barres, ce jeu où l'on peut avoir "barre" sur quelqu'un mais aussi se retrouver dans le rôle de la proie : un apprentissage de la vie... Ces jeux se transmettaient dans la cour

d'école par l'exemple des plus grands. Les petits qui désiraient entrer dans le jeu se faisaient parfois envoyer bouler, il fallait observer et savoir attendre avant d'être adoubé par ses aînés. Nous étions uniquement entre gamins, jamais un adulte ne s'en mêlait, et on jouait partout : dans la cour d'école, dans les champs, dans les bois... On jouait encore à la soule (chez nous, on disait "sioule"), l'ancêtre du rugby : la partie traversait alors tout le village puisque le but était d'entrer dans le périmètre adverse avec un ballon. L'un des plus grands menait le jeu, décidait des équipes. C'était souvent une opposition entre deux hameaux et parfois il fallait jouer en cachette des parents car c'était plutôt viril comme gagne-terrain, les "tartes" partaient facilement. Mais il n'y avait pas que des garçons, aussi des filles. Y participaient tous ceux qui voulaient. » ●



des «quasi-sports» avec un règlement pointu et des infrastructures permettant aux pratiquants de se mesurer en toute équité» expliquent-ils en citant les exemples locaux du javelot tir sur cible, de la bourle et du tir à l'arc vertical, qui désormais font tous l'objet d'une fédération dédiée, ou celui, plus large mais tout aussi caractéristique, du jeu de fléchettes, aujourd'hui «normalisé» par la Fédération française de darts.

Certes, c'est en passant d'un jeu traditionnel à un sport géré par une fédération que la pelote basque, la balle au tambourin (principalement pratiquée dans l'Hérault) ou la lutte bretonne se sont pérennisées (6). Mais les deux universitaires soulignent combien il est «paradoxal» de vouloir sauvegarder un patrimoine local par une «sportification» qui «gomme de facto tous les particularismes au cœur de l'identité régionale».

## PATRIMOINE IMMATÉRIEL

Or l'authenticité des jeux traditionnels réside justement dans leur enracinement local et leur singularité. Autant que l'art culinaire, l'architecture ou le patois, ils «témoignent d'une culture propre à un espace géographique particulier et affirment une identité régionale», insistent Mickaël Vigne et Christian Dorvillé. Les jeux traditionnels appartiennent à la culture populaire et au «patrimoine historique de l'humanité», et plus précisément au «patrimoine immatériel» cher à l'Unesco.

À ce titre, les jeux traditionnels sont devenus un atout touristique de premier ordre et témoignent de l'identité d'un terroir au même titre que ses monuments, ses spécialités gastronomiques et les réjouissances locales.

Transmis de génération en génération et polis par les siècles jusqu'à incarner un terroir, les jeux traditionnels «sont des lieux d'expression identitaire» estime Mickaël Vigne et Christian Dorvillé. Or devant l'accélération de la mondialisation, dans un monde désormais globalisé, chacun est en quête de repères. Dès lors, on jette un autre regard sur ces pratiques ludiques et sportives que le XIX<sup>e</sup> siècle finissant assimilait à l'arriération des campagnes (7). Hier rétrogrades, aujourd'hui modernes ? Le comble est que tout en incarnant la mémoire et le passé, parce qu'ils sont méconnus du grand public les jeux traditionnels pourraient bien bénéficier aujourd'hui de l'attrait de la nouveauté. ●

**PHILIPPE BRENOT**

- (1) Ces dernières années, l'Usep a également encouragé la pratique de la pelote basque par les enfants des écoles, au-delà de sa sphère d'influence traditionnelle.  
 (2) *Vers l'éducation nouvelle*, revue des Ceméa, n° 496,



Avec sa piste concave et ses boules cerclées de fer, la boule de Fort est sans pareille !

septembre 2000. On se reportera aussi à l'ouvrage majeur de Pierre Parlebas : *Jeux, sports et société (lexique de praxéologie motrice)*, Insep, 1998.

(3) Extraits de l'entretien paru dans *En Jeu* n° 348, avril 2001 : «De l'intérêt pédagogique du jeu sportif».

(4) Un jeu comme le «vazh a benn» (jeu de tir de bâton porté) ne peut d'ailleurs se dérouler sans la participation d'adultes issus du public pour porter les candidats.

(5) «Les jeux traditionnels du Nord, entre tradition ludique culturelle et modernité sportive», *Socio-logos, Revue de l'association française de sociologie*, mis en ligne le 21 octobre 2009 (<http://socio-logos.revues.org>)

(6) La Fédération française de pelote basque a été créée en 1921, tandis que la Fédération française du jeu de balle au tambourin a été reconnue fédération nationale sportive, membre du CNOSF, en 1981. Quant au gouren, il fut l'objet principal de la création en 1930 de la Fédération des Amis des Lutttes et Sports Athlétiques Bretons (Falsab), avant la création en 1980 de la Fédération de gouren, elle-même désormais affiliée à la Fédération française de lutte.

(7) À titre d'exemple, Mickaël Vigne a travaillé sur les jeux de quilles à Montreuil-sur-Mer (62) pour la communauté de communes et fait ensuite une communication lors d'un colloque organisé en septembre 2011 à Nantes sur le thème : «Jeux collectifs et revitalisation des traditions en Europe».

## « L'IRRÉSISTIBLE MONDIALISATION DU JEU SPORTIF » SELON PIERRE PARLEBAS\*

« [Jusqu'à la Renaissance], les jeux physiques étaient le petit théâtre local où se jouait la singularité de la vie des villages, des bourgades et des peuples. Les divertissements, qu'on appelait le «desport», connaissaient une existence régionale. Lorsqu'un jeu se répandait alentour par le truchement



des bergers, des marchands ou des soldats, les villageois se l'approprièrent en adaptant les règles au relief et aux coutumes du cru. Le pays devint constellé d'une myriade de variantes ludiques dont chacune revendiquait son originalité, témoin d'une identité enracinée dans les pratiques corporelles. Le paysage ludique offrait une mosaïque haute en couleurs, prodigieusement diversifiée. La situation changea au XIX<sup>e</sup> siècle. Amorcées au cours des siècles précédents, les transformations économiques et techniques bouleversèrent les modes de vie. Le sport allait accompagner cette révolution industrielle et

en devenir l'un des porte-flambeaux. En se transformant en sports, les jeux physiques vont changer de nature, vont changer de logique interne : les caractéristiques de rationalité et de standardisation du mode de production capitaliste vont leur conférer de nouvelles propriétés, fort éloignées de celles des divertissements villageois. L'espace du sport devint un espace étalonné et stable ; le temps se soumit aux diktats du chronomètre ; les objets du sport se muèrent en produits industriels de haute technologie ; les interactions entre les pratiquants furent strictement régies par d'impérieuses conventions de type compétitif. La mesure, le score et le record régnèrent désormais sur le stade, le gymnase et la piscine. » ●

\*Extrait de «Du jeu traditionnel au sport : l'irrésistible mondialisation du jeu sportif», Pierre Parlebas, *Vers l'éducation nouvelle*, revue des Ceméa, septembre 2000.





Lancer du marteau et lancer de tronc sont inséparables des danses écossaises et du son des cornemuses.

## LES JEUX ÉCOSSAIS FONT SOUCHE À BRESSUIRE

Comment la pratique des jeux de force écossais a-t-elle donné naissance à une association Ufolep en la bonne ville de Bressuire (Deux-Sèvres) ? Récit.

« En 1996, pour fêter les cinq ans du jumelage de Bressuire avec la cité écossaise de Fraserburgh, nous avons organisé une grande fête où des démonstrations de jeux de force étaient associées aux danses traditionnelles et aux cornemuses. L'aventure des Highland Games dans les Deux-Sèvres est partie de là » raconte Jean-Louis Coppet, qui présidait alors le comité de jumelage.

En 2001, pour les dix ans, rebelote, à ceci près que le mythique Francis Brebner, septuple champion du monde du « retourner de tronc d'arbre », fait cette fois partie de la délégation. Or ce digne représentant de jeux remontant au XI<sup>e</sup> siècle – la compétition permettait alors aux chefs de clan de sélectionner leurs plus vaillants guerriers – tombe sous le charme de l'écrin de choix offert par le château de Bressuire. Francis Brebner persuade le comité de jumelage d'organiser une compétition à l'échelle européenne qui, toujours couplée à des danses et des concerts de cornemuse, réunit à l'été 2003 plus de 3000 spectateurs. Victime de son succès, le comité de jumelage, dont ce n'est pas la vocation, abandonne ensuite au printemps 2005 la gestion de l'événement à l'Association des jeux d'Écosse en France (Ajef), créée pour l'occasion.

L'histoire pourrait s'arrêter là. Mais, en octobre 2009, des sportifs locaux viennent frapper à la porte de l'Ajef pour exprimer leur souhait de s'essayer eux aussi au lancer de pierre, du poids (en hauteur et en longueur), du marteau, et bien sûr au très spectaculaire retourner de tronc d'arbre qui, au grand rendez-vous annuel de Braemar, au cœur des hautes terres d'Écosse, fait se pâmer jusqu'aux membres de la famille royale britannique... Or qui dit entraînements et pratique régulière dit assurance, surtout lorsque l'on manie des cailloux d'une quinzaine de kilos. L'Ajef, qui entretenait déjà des relations avec l'Ufolep dans le cadre d'animations dans les écoles de Bressuire à la veille de chaque rendez-vous des « Highland Games », s'affilie alors à l'Ufolep. Une quinzaine de ses membres sont aujourd'hui licenciés dans la catégorie « sports locaux et traditionnels », dont une majorité de pratiquants. Outre les épreuves officielles des Highland Games, gérées par la fédération internationale, l'Ajef propose ainsi deux épreuves spécifiques – lancer de bouchon en longueur et lancer de fût en hauteur – qui participent d'un modeste mais très disputé championnat Ufolep. Les dates du prochain rendez-vous sont déjà fixées: les 8 et 9 juin, où un open européen viendra s'ajouter aux Highland Games France. Un rendez-vous qui, comme de coutume, sera précédé d'une journée d'action éducative dans les écoles élémentaires de la sous-préfecture des Deux-Sèvres. ●



CETTE LUTTE D'OUBÉKISTAN EST ASSOCIÉE AUX AUTRES ARTS MARTIAUX

## Le kourach, nouvelle discipline Ufolep

Depuis 2009, le kourach figure au programme du national Ufolep d'arts martiaux. Une ouverture sur l'univers des luttes traditionnelles.

Parce que le mythe de l'homme fort est universel, les luttes traditionnelles sont probablement la pratique sportive la plus partagée au monde. «*Présentes sur tous les continents, dans toutes les civilisations, elles comptent plus de 60 millions de pratiquants et il existe plus de 250 styles différents*», précise Bernard Cabos, fondateur de l'association «*Borroka 64, lutte et cultures*» à Bayonne. Parmi ce large éventail, ce proviseur adjoint de lycée s'est pris de passion pour le kourach, une lutte traditionnelle d'Ouzbékistan qui consiste à projeter l'adversaire sur le dos. «*En revanche, il n'y a pas de lutte au sol: dès que le genou d'un des lutteurs touche terre, l'arbitre arrête le combat et le fait reprendre debout. Cela réduit le risque de blessure*», insiste l'enseignant. Autre spécificité: grâce à l'entregent de Bernard Cabos, depuis 2009 le kourach fait l'objet d'un championnat Ufolep dans le cadre du rassemblement national des arts martiaux. «*Dans les années 1980, explique Bernard Cabos, le kourach a été modernisé par Komil Yussupov, un célèbre lutteur également champion de judo et de sambo. Tout en s'intéressant à l'héritage de*

la lutte ouzbèke, il a défini de nouvelles règles conformes aux standards internationaux des sports de combat actuels. » Après l'indépendance de l'Ouzbékistan, en 1991, le nouveau pouvoir fait ensuite du kourach l'étendard des valeurs et traditions nationales. En 1998, dans la foulée d'un grand tournoi à Tashkent, l'Association internationale de kourach voit le jour. L'année suivante, elle organise son premier championnat du monde. Aujourd'hui, le kourach est pratiqué dans 117 pays et inscrit au programme des Jeux asiatiques.

Bernard Cabos a lui-même découvert le kourach en 2007 à l'occasion de la venue de lutteurs ouzbeks au Pays basque. Conquis, il se prend au jeu, jusqu'à décrocher – imité par son épouse Isabelle – un titre de champion du monde vétérans. Mais, au-delà de la discipline sportive elle-même, c'est la découverte d'un pays et de ses traditions qui le passionne. Et c'est en tenant ce discours qu'il convainc l'Ufolep de s'ouvrir au kourach, en proposant aux concurrents du national de judo de s'essayer aussi à une discipline qui, entre autres traits communs, a fait du kimono sa tenue réglementaire (1).

En 2010, le second national de kourach Ufolep organisé à Vaulx-en-Velin, dans la banlieue lyonnaise, s'est ainsi accompagné d'un projet pédagogique mené avec des écoliers et des collégiens. Parallèlement, Borroka 64 fait



Une lutte aux couleurs de l'Ouzbékistan.

également vivre la lutte basque, le gouden breton, la galhofa portugaise ou les luttes africaines à travers des interventions en milieu scolaire et des démonstrations lors de réjouissances locales. Ne reculant devant rien, Bernard Cabos a même animé une étape du Playa Tour Ufolep – à San Sebastian en 2011 – en transformant les estivants en Bibendums afin de mieux découvrir les finesses du sumo ! Il a aussi participé au festival de folklore de Montignac, organisé par la Ligue de l'enseignement de Dordogne. Autant d'occasions de décliner la devise qu'il a fait sienne: «*Apprenons à lutter, à se découvrir, c'est notre héritage et nous devons le préserver.*» ● **PH.B.**

(1) Seules changent les couleurs: bleu ou vert pour la veste, blanc pour le pantalon et rouge pour la ceinture, en référence au drapeau ouzbek. 15 licenciés Ufolep ont déclaré en 2011-2012 le kourach comme activité principale.

## LE GOUREN, LUTTE BRETONNE À LA TRADITION BIEN ÉTABLIE

Le gouren est-il en passe de rejoindre le souchen dans l'imagerie bretonne? Cette lutte celtique réunit en tout cas plus de 1400 licenciés au sein d'une fédération aujourd'hui affiliée à celle de lutte. «*Codifié en 1930 par le docteur Cottonnec, qui y voyait un exercice corporel sain pour les paysans et donc un vecteur "d'amélioration de la race"*, il a évolué, non sans réticences, vers plus d'esthétisme et moins de brutalité au fil du XX<sup>e</sup> siècle » explique le journaliste Jon Elizalde



Eric Legret

dans *L'Équipe-Magazine* du 25 août à l'occasion d'un reportage sur le championnat organisé chaque année au Faouët (Morbihan). Avant, il fallait avant tout soulever son adversaire. À présent, la discipline est plus technique et la position des mains et du corps

font la différence. Il n'est donc pas surprenant que Mathieu Le Dour, une nouvelle fois vainqueur cette année, vienne du judo. Pour autant, souligne Jon Elizalde, le gouren «*est d'abord un sport d'usure où, à l'inverse du judo, les temps morts ne sont pas pros-crits, mais au contraire mis à profit stratégiquement pour se positionner. Les deux lutteurs, tête baissée, dos courbé, joue contre joue, respiration haletante, tournent, attendent, lancent une attaque, se tirent les manches. Et sortent des combats exténués, essorés. Le vainqueur doit enchaîner immédiatement, sans repos, face à un lutteur frais.* » Et, une fois terrassé le dernier adversaire, il repart en emportant sur ses épaules le mouton qui représente le prix de sa bravoure. ●